

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

L' Abeille.

5me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

5me Année.

VOL. V

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 25 Novembre, 1852.

No. 9

L'EMPIRE C'EST LA PAIX.

I

Je suis la Muse de l'histoire,
Mon livre est de marbre ou d'airain ;
Quand vient l'heure de la victoire,
Je reprends mon stylet souverain.

Phidias, l'autre Prométhée,
Qui des hommes a fait des dieux,
En son Parthénon m'a sculptée
Pieds sur terre et front dans les cieux.

Un nouveau cycle recommence,
Le vieux monde s'est réveillé ;
Déjà, dans l'horizon immense,
L'étoile d'or a scintillé.

II

L'empire c'est la paix ! paix qui sera féconde.
Quand Dieu vent que du Nil les flots soient assoupis,
Où le Nil débordait jaillissent les épis ;
L'empire a débordé pour féconder le monde !

Continuant cette œuvre, il pourra la signer,
L'héritier du grand nom qui domine la terre ;
L'Empereur a légué la gloire et non la guerre :
Triompher dans la paix aujourd'hui c'est régner.

Grande ruche en travail par les beaux-arts charmés,
Paris, une autre Athènes ! Alger, une autre Tyr !
Des landes à peupler, des villes à bâtir,
Voilà les bulletins de notre grande armée !

Sous le même drapeau, vainqueur des factions,
Ramener les enfants de la mère-patrie,
Consoler tes douleurs, ô Niobé meurtrie,
Et convier le peuple aux grandes actions.

Saluons, saluons la fête universelle
Qui promet le travail et que bénira Dieu :
La vapeur entr'ouvrant ses cent ailes de feu,
Et les sillons où l'or de nos gerbes ruisselle !

III

L'aigle a repris son vol et plane sur nos champs ;
Sous un ciel radieux la France enfin respire,
Et rêve en souriant un immortel Empire
Qu'un peuple enthousiaste acclame de ses chants.

Refaisons des tableaux dignes de la Genèse ;
Que tout renaisse et vive, et que de toutes parts
Les plus déshérités puissent prendre leurs parts
A Pun de ces banquets que peignait Véronèse.

Les Muses qu'effrayaient tant de cris inhumains,
Vers les cieux en pleurant remontaient désolées :
Muses, revenez-nous, calmes et consolées,
Sous les arcs de triomphe élevés par nos mains.

Que l'art, les monuments, les tableaux, les statues,
France, disent tout haut quels jours tu nous a faits ;
Et comment sous l'éclat de tes hardis bienfaits
Les sourdes passions devant toi se sont tuées.

O Prince, l'avenir qu'hier tu fécondas
Nous ramène aux splendeurs des âges magnifiques,
Et pour suivre avec toi tes aigles pacifiques,
Les Français, tu l'as dit, seront tous tes soldats !

IV

Je suis la Muse prophétique,
Le passé me dit l'avenir ;
Toujours jeune et toujours antique,
Le monde ne doit pas finir.

La jeune France martiale
Qui va guidant l'humanité,
Avec l'idée impériale
Rentre enfin dans sa majesté.

Nous réaliserons le rêve
Qu'avait formé Napoléon :
Le Louvre qui bientôt s'achève,
Prince, sera ton Panthéon.

ARSENE HOUSSAYE.

ANALYSES PHILOSOPHIQUES.

[Suite]

DIEU.

L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer
Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger.
(Voltaire.)

Est-il vrai que l'athéisme véritable soit possible, pour des hommes qui vivent en société ? Telle est la question que réitère sans cesse la raison, et toujours son dernier mot est : Non ; impossible ! . . . Aussi le symbole de l'athée (l'Ab. vol. V. No7.) est si difficile à digérer, qu'il faut être bien robuste pour l'avaler ! Ce n'est pas qu'on ne puisse rencontrer des *soi-disant* athées ; mais l'athéisme, dont ils font profession, est bien plus, comme dit le Roi-Prophète, *le langage du cœur que de l'esprit*. Ils désirent qu'il n'y ait point de Dieu parce qu'ils le craignent et qu'il leur importe fort qu'il n'existe pas. Vainement, Dieu se manifeste à eux dans chaque être et partout dans le monde, dans son mouvement, dans son harmonie, dans l'existence des esprits comme dans la notion de l'infini, dans l'existence des vérités nécessaires.

La vérité d'un Dieu est d'instinct et de pratique universelle. Les athées en attaquant cet instinct le font sans armes et sans raisonnements mêmes spécieux. Pour les confondre il ne faut que leur dire : L'impossibilité où vous êtes de prouver que Dieu n'est pas, prouve son existence. L'idée de Dieu est assise sur le sens commun et le sens intime, renversez-la, si vous le pouvez. Toute l'espèce humaine, il est vrai, se presse contre vous, l'univers tout entier réclame, n'im-

porte : pour l'honneur de la philosophie nous vous écouterons, parlez ! . . .

L'univers existe : donc il existe un auteur de l'univers ; car il n'y a pas d'effets sans cause. La géologie a renversé le système des philosophes qui prétendent que l'univers a toujours existé. Or dire que l'univers a commencé, c'est avouer qu'il a un auteur. Les philosophes pour échapper à l'*Incompréhensible*, tombent dans l'*Inconcevable*. Comment admettre que cet univers matériel, insensible inerte, décomposable, soit l'Éternel : mon esprit ne répugne pas à admettre un plus grand esprit doué de cette prérogative, mais mon âme dispute à la matière une éternité dont elle est elle-même privée. Si l'univers portait avec lui la cause de son existence, il devrait être immuable, c-à-d., susceptible d'aucun changement. Cependant ce changement se voit à chaque instant dans la nature ; l'univers ne porte donc pas sa cause en lui ; il faut donc la rechercher ailleurs.

La matière inerte est incapable de se donner le mouvement et cependant tout est mouvement dans l'univers. Or tout mouvement accuse un moteur qui ne peut être qu'une volonté. Il y a donc un être supérieur à la matière, un être suprême, créateur et moteur.

Non seulement nous voyons tout l'univers en mouvement, mais nous y admirons un mouvement régulier et ordonné qui ne peut venir d'une matière aveugle et dépourvue de toute intelligence. Il faut donc que ce soit le résultat d'une volonté intelligente, sage et providentielle . . . On s'extasie devant le génie dont la pénétration est parvenue au point de prédire à une minute près le retour d'une comète disparue depuis des siècles, de reconstituer exactement tout un animal avec la donnée d'un seul petit os, d'une seule dent : pour moi je ne sais que me prosterner devant l'artisan qui a porté l'harmonie et la précision au point que l'homme, si borné, ait pu surprendre les lois de la création et en calculer le cours à travers des espaces si incommensurables.

D'un autre côté, si je concentre mon attention au dedans de mon être, je me

trouve esprit; j'y découvre un principe présent, indivisible, et beaucoup supérieur à la matière. Ce moi, qui est mon âme, a donc été créé par un être que je dois chercher en dehors de la matière. Car il est évident qu'une intelligence ne pourra être créée que par une intelligence.

Cette âme, dotée de tant de facultés est cependant incapable par elle-même de se former l'idée d'un objet, si cette idée ne trouve pas son origine dans un autre objet. Or comment se fait-il que nous avons les mots *relatif* et *fini* qui supposent nécessairement *l'absolu* et *l'infini*? D'où nous vient cette notion de l'infini, si elle n'est pas l'ouvrage direct et immédiat de son propre objet? Or cet être infini et par essence, actuellement existant comme son idée, dans mon esprit, ou plutôt tout d'abord cette idée n'est que la présence et la vue immédiate, c'est-à-dire que nous appelons DIEU."

Ce que nous disons de *l'infini*, nous pouvons évidemment le dire de l'idée que nous avons du *juste* et de *l'injuste*; car qu'est ce que *l'injustice*? C'est ce qui est opposé à la *justice*. Si donc il n'y avait pas de justice, comment reconnaitrions-nous l'injustice? Cette distinction ne cède pas au temps, ni ne s'accorde à des intérêts particuliers. Partout et toujours cette vérité se présente, jusqu'au milieu des passions les plus effrénées, une voix taenante et plus perçante qu'une épée à deux tranchants, nous crie sans relâche: Où vas-tu?—qu'as-tu fait? tu as démerité. . . .

Cette vérité, impérissable, infinie, suppose nécessairement une intelligence incorporee et infinie comme elle et une autorité immuable, nécessaire, qui est Dieu.

"Je sens qu'il y a un Dieu, dit Labruyère, et je ne sens pas qu'il n'y en ait point; cela me suffit, tout le raisonnement du monde m'est inutile; je conclus que Dieu existe. Cette conclusion est dans ma nature; j'en ai reçu les principes trop aisément dans mon enfance, et je les ai conservés depuis trop naturellement dans un âge plus avancé, pour les soupçonner de fausseté; mais il y a des esprits qui se défient de ces principes; c'est une grande question s'il s'en trouve de tels; et quand il en serait ainsi, cela prouve seulement qu'il y a des monstres."

L' Abeille.

"Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC. 25 Novembre, 1852.

Lorsque sur notre premier numéro nous disions à nos abonnés, qui voulaient discontinuer, de nous renvoyer ce numéro, cela ne voulait pas dire d'en recevoir sept ou huit et de nous les renvoyer en suite sans cérémonie. Plusieurs des Abeilles que l'on nous a fait ainsi parvenir sont d'une malpropreté qui les rend d'aucune utilité, tandis que nous sommes dans l'impossibilité de pouvoir satisfaire les nombreux souscripteurs qui nous viennent de tous côtés, et qui désireraient avoir le volume de cette année complet.

Samedi dernier, jour de la St. Félix de Valois, il nous a été donné de célébrer la fête de notre bien-aimé directeur, Mr. Félix Buteau. Dès vendredi soir les deux salles accompagnées de Mr. l'assistant directeur, allèrent le féliciter et lui présenter leurs respects. Il voulut bien nous remercier de notre visite, et entr'autres paroles qu'il nous adressa, il en est une bien douce pour nos cœurs et que nous préférons à tous les plus beaux compliments, je suis content de vous tous, nous dit-il. En fallait-il d'avantage pour nous donner de la gaieté pour le lendemain? En effet le plaisir le plus agréable pour un écolier, c'est de pouvoir se dire à lui-même: "Mes supérieurs sont contents de moi."

Par une heureuse coïncidence, samedi se trouvait aussi être la fête de Mr. Octave Audet, notre assistant-directeur, auquel nous allâmes immédiatement présenter nos félicitations.

La messe du lendemain fut dite avec la plus grande pompe: l'autel était orné comme aux jours de grande solennité, la musique vocale et instrumentale faisaient assaut de savoir faire.

Mr. l'Économe fit voir au dîner que la St. Félix était écrite en lettres majuscules sur son calendrier.

Dimanche soir, l'illumination générale de la grande Salle, le pupitre des musiciens entouré des instruments, les chaises, tout annonçait quelque chose d'extraordinaire. En effet Mr. le Supérieur et les autres Messieurs du Séminaire voulurent bien venir nous honorer de leur présence et nous aider à témoigner notre reconnaissance à Monsieur le directeur.

La bande fit entendre ses accords, tandis que nous répétions les joyeux refrains de quelques *bonnes vieilles chansons*. Je ne sais pas si nos chants étaient harmonieux et cadencés, mais ce que je sais parfaitement bien, c'est qu'ils portaient du cœur.

J'oubliais de dire qu'au milieu de la symphonie un petit orateur s'avança gravement au milieu de la salle et demanda un petit congé de trois quarts d'heure d'étude pour prolonger notre fête ce qui lui fut accordé au milieu de nos bruyants applaudissements.

A neuf heures tout était rentré dans l'ordre accoutumé.

Décédé à St. Pierre, Rivière-du-sud le 19 Novembre, Mr. Joseph Blanchet Capitaine, à l'âge de 58 ans, père d'un de nos confrères.

LIEUX SAINTS.

Les nouvelles venues de Constantinople sont de nature à inquiéter vivement la

France. Le gouvernement Ottoman se serait obligé à rebâtir à ses frais la grande coupole de Jérusalem. Or, on sait qu'il suffirait à la Sublime Porte de consacrer une brique ou une poignée de plâtre à la réparation de cet édifice pour s'en attribuer l'entière possession. Mais d'un autre côté, la fermeté que M. le marquis Lavalette vient de déployer dans l'affaire de l'empereur turc, ne lui fera pas défaut, il y a lieu de l'espérer, quand il s'agira de sauvegarder les intérêts religieux des catholiques.

NOTICE SUR M. J. D. DAULÉ

Né à Paris dans la paroisse de S. Eustache, le 16 août 1766, il fut ordonné prêtre le 25 mars 1792 par l'évêque de Babylonie. C'était au moment où la révolution menaçait le clergé de ses fureurs: fidèle à la vocation divine, M. Daulé aima mieux s'y exposer que de manquer à la grâce. Trompé d'abord par des autorités auxquelles il croyait pouvoir se fier, il prêta serment à la *constitution civile* du clergé, mais il ne tarda pas à reconnaître son erreur involontaire et à réparer cet acte de schisme par une rétractation. Atteint par le décret de déportation, il s'enfuit en Angleterre où il arriva avec un chelin pour toute ressource et ses vêtements pour tout bagage. Il acheta de quoi déjeuner et se confiait ensuite à la Providence qui ne lui fit pas défaut. Un jeune anglais lui glissa furtivement une demi-guinée dans les mains et s'éloigna sans lui donner le temps de le remercier.

Il alla rejoindre les autres confesseurs de la foi, réunis chez MM. Charlot, Alary et Blandin, prêtres français résidents à Londres, où il reçut l'hospitalité jusqu'à ce qu'un monsieur catholique, du nom de Winter le prit chez lui sous prétexte d'apprendre le français et de lui montrer l'anglais. La générosité anglaise était ingénieuse à colorer ainsi les dons qu'elle faisait: protestants comme catholiques, tous savaient apprécier le courage de ces vertueux ecclésiastiques qui avaient préféré l'exil à l'apostasie.

Le Canada se trouvait alors dans une grande disette de prêtres. Le gouvernement permit à l'évêque d'en faire venir un assez grand nombre pour remplir les cures vacantes. Quelque pénible que fût leur position, la plupart aimèrent mieux rester en Angleterre d'où ils espèrent rentrer bientôt en France, parce que les convulsions horribles qui agitaient cette contrée semblaient trop violentes pour durer longtemps. Venir en Canada, c'était échanger la belle France contre un pays sauvage et glacial. M. Daulé n'hésita point à faire ce sacrifice avec M. M. Desjardins,

Lejantel, Raimbault, Orfroy, Lamothe, Villade et quelques autres qui rendirent au Canada de si éminens services pendant un demi-siècle. Le rétablissement de l'ordre en France ayant engagé plusieurs de ses compagnons à y retourner, il fit vœu de ne pas quitter cette nouvelle patrie qu'il s'était choisie.

Il arriva à Québec en 1794 et comme on était alors en vacances, il alla à St. Joachim pour y voir M. Gravé auquel il avait été spécialement recommandé. Il y prêcha son premier sermon dans la chapelle du Château-Bellevue, à la fête de St. Louis de Gonzague. Il passa l'hiver suivant avec le Père Cazot, aidant de son ministère les prêtres de la ville de Québec. Il fut nommé curé des Ecureuils et y resta jusqu'en 1806; il devint alors chapelain des religieuses Ursulines de Québec. En 1832, un affaiblissement graduel de la vue depuis une dizaine d'années l'ayant rendu incapable d'occuper plus longtemps cette situation, il se retira à la campagne avec une petite pension de la caisse ecclésiastique.

Ce vénérable vieillard qui a vu descendre dans la tombe tous ses compagnons d'exil, n'a jamais cessé de travailler au salut des âmes. Appliqué constamment à la méditation des vérités éternelles, il édifia jusqu'à son dernier soupir, tous ceux qui l'approchèrent. L'âge ne lui ôta rien de la lucidité de son esprit, ni de la solidité d'un jugement mûri par l'expérience unie à une profonde science ecclésiastique. D'un caractère enjoué, d'une conversation agréable, il charmait tous ceux qui le connaissaient par cette simplicité chrétienne dont la vie des saints nous offre des modèles si touchans. Il a donné durant sa dernière maladie des preuves de cette tendre piété qu'il avait cultivée toute sa vie, surtout envers la Ste. Vierge. Sa prière était continuelle et ses dernières paroles ont été: *Jésus ayez pitié de moi!*

Ses funérailles ont eu lieu vendredi dernier dans l'église de l'Ancienne-Lorette, en présence de N. N. S. S. les Evêques, d'un grand nombre de membres du clergé et de paroissiens.

R. I. P.

CORRESPONDANCE DE

S A I N T - H Y A C I N T H E .

(suite et fin)

Vers une heure après minuit, le temps étant devenu tout-à-fait beau, nous partîmes des Trois-Rivières en saluant par des *hourras* répétés cette ville qui nous avait si bien accueillis. Rien de remarquable dans le trajet, excepté sur le lac St.

Pierre ; nous vîmes deux petites goëlettes entièrement abandonnées; nous reconnûmes encore là les tristes effets de la tempête.

A 5 heures, nous passâmes vis-à-vis Sorrel par un temps magnifique et au son joyeux de la bande musicale qui semblait avoir retrouvé les accents de fête. En effet, nous saluions l'aurore de ce beau jour que tous les fidèles connaissent sous le nom de Fête-Dieu.

A Boucherville, M. le Supérieur prit terre, se sentant trop fatigué pour attendre l'arrivée à St. Hyacinthe, afin de dire la messe. Les paroissiens de Boucherville étaient réunis sur le quai pour y recevoir leur vénérable pasteur, Mr. Pepin, qui avait voulu nous faire l'honneur de faire le voyage avec nous. Après lui avoir témoigné notre reconnaissance par des airs de musique et des *hourras* répétés, nous nous mîmes en route pour Longueuil.

Enfin nous touchâmes au port tant désiré. Avant de quitter le vaisseau, nous nous acquittions d'un devoir bien doux : celui de témoigner notre reconnaissance aux vénérables curés de Longueuil et de Ste-Rosalie qui avaient aussi daigné nous accompagner; à la compagnie du chemin de fer et principalement à Mr Jackson, l'agent général, qui avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour contribuer à notre bien-être pendant le voyage; à Mr. le Capitaine l'Espérance et aussi à sa Dame qui avait prodigué les soins d'une mère à ceux des jeunes étudiants qui avaient été malades pendant le trajet; à Mr. le Capitaine Savarin dont nous avions tous admiré la politesse et la présence d'esprit pendant la tempête; l'équipage fut loin d'être oublié, et enfin le St. H lène qui avait si bien soutenu le choc des éléments en fureur, reçut trois *hourras*.

Cependant le sifflement de la locomotive impatiente se fait entendre; nous voilà dans les chars, la vapeur semble partager notre impatience; nous volons, et à onze heures et demie, nous revoyons enfin notre cher St. Hyacinthe. Là nous témoignons de nouveau notre reconnaissance envers la Compagnie et surtout à Mr. Jackson qui répondit d'une manière très-appropriée; après quoi, bannières en tête et aux sons de la musique nous nous rendons au collège. Pendant ce court trajet nous rencontrons des parents qui, avec l'inquiétude peinte sur la figure, viennent s'informer s'il n'est pas arrivé quelque accident, et qui rassurés, bénissent le Ciel d'avoir protégé leurs chers enfans pour lesquels ils ont tant craint pendant la tempête.

Nos premiers pas furent dirigés vers la chapelle pour entendre une messe d'actions de grâces et réciter le *Te Deum*.

Le voyage était terminé; nous venions de remercier la divine Providence de nous avoir préservés de tout accident; mais nous avons encore un témoignage de gratitude à exprimer à nos supérieurs. Au diner, un des élèves leur adressant la parole, les remercia au nom de nous tous, pour ce voyage dont le souvenir restera à jamais gravé dans nos cœurs: de nous avoir conduits à Québec pour être témoins d'un accueil que l'amitié seule, nous le sentons, a pu rendre aussi magnifique et aussi cordial.

Le lendemain de notre arrivée, nous venions de sortir du réfectoire lorsque nous fûmes appelés par Mr. le Supérieur. "Etes-vous contents de votre voyage à Québec, nous dit-il?—Oui, oui, répond tout le monde, il n'y a pas moyen d'en douter. —Maintenant comment regardez-vous les élèves de Québec?—Comme des frères. —Mais, chez vos frères de Québec, que se passe-t-il en ce moment?—Ah! ils ont congé pour Mgr. l'Archevêque.—Mais ce n'est pas l'anniversaire de sa naissance?— " Non, mais c'est celui de son sacre.

"Etes-vous persuadés qu'entre frères, les douleurs comme les joies, tout doit être commun?— " Oh oui, sans doute. — Eh bien en souvenir de cette étroite amitié qui vous unit aux élèves de Québec et aussi pour fêter l'anniversaire du sacre d'un Pontife qui nous a montré tant de bienveillance, je vous donne congé. "

Je vous laisse à penser quel tonnerre d'applaudissemens termina ce petit colloque. J'ose dire que ce congé fut un des plus joyeux que nous ayons jamais eus puisque nous le devons à cette amitié dont nous recueillons encore tous les jours des fruits qui nous la font de plus en plus apprécier.

O.

L'Assemblée nationale a publié une série d'articles fort remarquables sur la Suisse, par M. Léopold de Gaillard. M. le comte de Montalembert à qui ces articles étaient adressés sous forme de lettres, vient d'y répondre dans les termes suivans:

La Roche-en-Breuy (côte d'or) ce
11 Août 1852.

J'apprends, Monsieur, avec une triste satisfaction que vous allez publier, sous forme de brochure, les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser sur les malheurs de la Suisse catholique et conservatrice. Je souhaite que nos frères de ce pays puissent trouver dans votre écrit une nouvelle preuve de la douce, rene sympathie qui nous unit à eux. Mais, en vérité, nous sommes bien à plain-

dre de ne pouvoir venir à leur secours que par la chétive aumône de nos paroles de condoléance. C'est sur nous, du reste autant que sur eux, qu'il nous convient de gémir.

En 1848, six semaines avant la catastrophe de Février, j'ai prédit, à la chambre des pairs, que la défaite de Sonderbund serait le signal, dans toute l'Europe, l'une nouvelle invasion de barbares; et j'ajoutais que ce qui périrait sous les coups de la grande horde démocratique, ce ne serait ni la propriété, ni le pouvoir, mais la liberté. Ma prophétie s'est promptement et littéralement accomplie! Aujourd'hui, je ne serai que l'écho d'un sentiment très-général en affirmant que les grandes puissances européennes porteront tôt ou tard la peine de leur cruelle indifférence à l'égard de la Suisse.

Ce qui se passe dans ce pays depuis dix ans donnera à la postérité de graves et tristes enseignements. On y pourra étudier à loisir l'hypocrisie et l'impitoyable tyrannie des faux libéraux, des libérateurs, de cette ongeance qui se retrouve partout, mais qui a son type primitif dans la Suisse radicale. On y verra les apôtres de la démocratie et du progrès humanitaire employer tour à tour contre leurs compatriotes opprimés la prison, l'exil, les amendes spoliatrices, la confiscation des biens, les exécutions militaires, la persécution sous toutes les formes. On y verra le suffrage universel proclamé en principe et effrontément confisqué dans la pratique; la souveraineté du peuple inscrite en tête de toutes les constitutions cantonales, et foulée aux pieds par les frères et amis des cantons voisins. Mais on demeurera surtout confondu, si je ne me trompe, de l'étrange aveuglement de la diplomatie qui se dit conservatrice. Oui, l'histoire aura peine à croire que les deux plus grandes puissances catholiques du monde, la France et l'Autriche, aient permis à une poignée de démagogues d'écraser à leurs portes la religion et la propriété, la justice et la liberté, personnifiées dans les plus anciennes républiques et les sociétés les plus irréprochables de l'Europe. On peut concevoir l'abstention, l'hésitation en 1847, au milieu des dangers, des illusions, des incertitudes de ce temps-là, en présence d'une opposition formidable par le nombre et par l'acharnement, et déjà enivrée par les approches du triomphe où elle devait s'ensevelir. Mais en 1852, quand tout se tait, quand tout courbe la tête, quand l'expérience a prouvé qu'il suffisait de marcher résolument au danger pour le dissiper, et de mettre la main sur le monstre pour le faire rentrer dans le néant, rien ne saurait ni excuser ni expliquer une pareille abdication des droits et des

obligations d'un pouvoir tutélaire et victorieux. Dans la vie privée, un homme fort et tranquille chez lui, qui verrait du haut de son balcon, étrangler un enfant dans la rue, et qui refermerait sa fenêtre pour se dispenser d'aller au secours de la victime, serait à juste titre l'objet d'une réprobation générale, et mériterait, dans un danger éventuel, d'être abandonné de tous.

L'Europe monarchique, qui a su naguère délivrer les rois captifs de Naples, de Piémont et d'Espagne, qui a rétabli jnsqu'au duc de Modène sur le trône, n'eût probablement pas laissé traiter ainsi le prince le plus chétif, et si la révolution avait triomphé en 1848, on peut être sûr qu'elle n'aurait supporté nulle part un affront semblable à celui que subissent, au-delà du Jura, les représentants du droit public de l'Europe et les plus anciens alliés de la France. Mais il s'agit de peuples dont l'indépendance remonte plus haut que la plupart des royautés européennes; il s'agit de l'Eglise, de sa liberté, de son patrimoine séculaire; il s'agit de ce Grand Saint-Bernard, dont l'hospitalité est le patrimoine de toutes les nations chrétiennes; et ces paysans bafoués, ces moines spoliés, ces sanctuaires profanés, ne semblent pas dignes d'une sollicitude sérieuse, d'une intervention efficace!

Ce n'est pas, Monsieur, que vous approuviez plus que moi l'intervention étrangère comme solution naturelle des luttes intérieures. Mais lorsqu'il a été prouvé que les populations de Lucerne, de Fribourg, du Valais, n'ont pu être courbées sous le joug du radicalisme que grâce aux baïonnettes étrangères de Berne et de Vaud, nul ne saurait contester à ces vieilles Républiques le droit d'être sauvées par le concours de leurs alliés du dehors, comme aussi nul ne saurait refuser aux grands Etats le droit d'étouffer le foyer de l'incendie qui a failli les consumer. De tous les motifs qui ont justifié l'intervention des armes françaises, autrichiennes, napolitaines et espagnoles, pour délivrer Rome et la Papauté des bandes de Mazzini et de Garibaldi, il n'en est pas un qui ne puisse être invoqué au profit des populations asservies de la Suisse primitive.

Mais de ce que la diplomatie européenne en a jugé autrement, n'en concluons pas, Monsieur, qu'il faille désespérer du droit de la Providence. Les petits cantons sont condamnés à persévérer, comme l'Irlande, dans leur résistance légitime; à laisser leurs oppresseurs par leur inflexible fermeté; à reconquérir pied à pied les libertés qui leur ont été ravies. L'épreuve des catholiques sera plus longue et plus cruelle; leur gloire en sera d'autant plus belle, leur victoire d'autant plus pu-

re et plus complète; car ils vaincront à la longue, n'en doutons pas, Monsieur. A moins que l'occident tout entier ne soit destiné à s'affaïsser dans une irrémédiable décadence, tant de souffrances et de vertus ne seront pas stériles. Le Dieu que les ancêtres du Sonderbund invoquaient avec une si héroïque simplicité à Sempach et à Morgarten, n'oubliera pas ces peuplades si fidèles au vieux droit et à la vieille foi.

Dixit miserator tuus Dominus: Pauper-cula, tempestate convulsa, obsque ullâ consolatione. Ecce ego sternam per ordinem lapides tuos, et fundabo te in sapphiris. . . Misericordia autem mea non recedet à te, et fœdus pacis mee non movebitur.

Puisse votre écrit, Monsieur, contribuer quelque peu à consoler leur patience, à soutenir leur espoir, à retremper leur foi! Vous êtes jeune: vous verrez peut-être le jour de la réparation. Continuez, en attendant, à servir la justice, et protestez, toutes les fois que vous en aurez l'occasion, au milieu de l'abaissement universel, contre les triomphes éphémères de la force, et contre l'odieuse confiscation de la liberté par la révolution. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec une estime toute particulière, votre très-humble et très-obligé serviteur,

Le comte de MONTALEMBERT.

En 1700, Philippe-de-France, duc d'Anjou, second fils du Dauphin et petit-fils de Louis XIV, allant prendre possession du royaume d'Espagne, et passant par Montlhéry, le curé du lieu se présenta au prince à la tête de ses paroissiens et lui dit: Sire, les longues harangues sont incommodes et les harangueurs ennuyeux: ainsi je me contenterai de vous chanter:

Tous les bourgeois de Chartres et ceux de Montlhéry,
Mènent fort grande joie en vous voyant ici.

Petit fils de Louis que Dieu vous accompagne,

Et qu'un prince si bon,

Don don,

Cent ans et par delà,

Là, là,

Règne dedans l'Espagne.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié: la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

A la Petite-Salle, M. Jos. Gariépy.

Chez les Externes, M. P. DROLET.

Au collège St. Hyacinthe, M. J. R. Ouellet

Au collège de l'Assomption, M. L. A. A. Jetté

J. BTE. BLOUIN., Gérant.